

Les forts du régiment de Carignan et les humeurs du marquis de Salière

Réal Fortin

Volume 21, numéro 2, 2015

Le Colloque automnal : Le régiment de Carignan-Salières

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79981ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)
1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortin, R. (2015). Les forts du régiment de Carignan et les humeurs du marquis de Salière. *Histoire Québec*, 21(2), 42-44.

Les forts du régiment de Carignan et les humeurs du marquis de Salière

par Réal Fortin

Enseignant à la retraite, Réal Fortin a participé à quelques découvertes de sites archéologiques, notamment ceux des casernes de Blairfindie, de l'usine de la St.Johns Chinaware et du fort Sainte-Thérèse. Ses interventions insistantes ont entraîné des fouilles archéologiques significatives et pertinentes. Il a été le cofondateur et président du Musée régional du Haut-Richelieu, chroniqueur de différents journaux et revues et auteur d'une trentaine de publications à caractère dramaturgique et historique. Mentionnons Les constructions militaires du Haut-Richelieu en 1977, Le fort Sainte-Thérèse et la Nouvelle-France en 2005, Le fort de Chambly en 2007 et Les derniers jours de la Nouvelle-France en 2010.

Les premiers colons français éprouvaient probablement une certaine inquiétude lorsqu'ils plongeaient leur regard du côté de la rivière Richelieu qu'ils avaient justement nommée la rivière des Iroquois. Ceux qu'ils craignaient pouvaient y surgir à l'improviste à bord d'un ou plusieurs canots pour ensuite se fondre dans la forêt comme des fantômes transparents.

Nous ne nous attarderons pas ici aux causes qui ont incité les Iroquois à devenir des ennemis de la Nouvelle-France. Nous réfléchirons plutôt aux conséquences architecturales qui en résulteront le long des rives de cette porte fluviale qu'il faudra absolument fermer pour sécuriser la petite colonie laurentienne.

Le désespoir des colons français a atteint son paroxysme vers 1660 alors que croissaient considérablement le nombre des victimes et

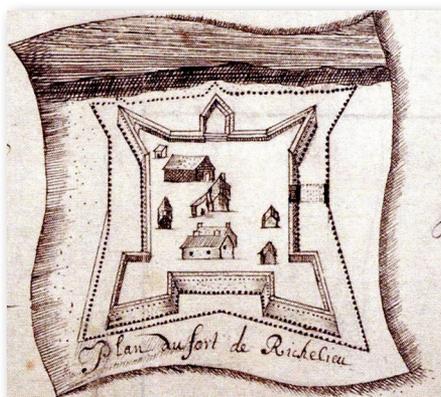
qu'une grande partie de leurs alliés amérindiens avaient été décimés. Il en résultera l'envoi d'un régiment au complet pour anéantir définitivement ces nations iroquoises. Ce sera le régiment de Carignan-Salière commandé par l'exigeant colonel Henri de Chastelard de Salière. Ce sera Daniel de Rémy de Courcelles, un jeune et frétilant gouverneur. Ce sera Alexandre de Prouville de Tracy, le sexagénaire lieutenant-général de toute l'Amérique méridionale et septentrionale française. Trois bombes prêtes à exploser au moindre contact. Le premier apprend avec antipathie que le commandement de son régiment sera confié au gouverneur. Le second veut agir vite et promptement sans trop se soucier de la logistique et du climat. Le troisième qui, grâce à son expérience, sauvera de justesse la situation.

Le lieutenant-général arrive le premier à Québec et, sans perdre de temps, décide de fortifier la rivière des Iroquois. Le 23 juillet 1665, il envoie Jacques de Chambly avec quatre compagnies pour construire un premier fort à l'endroit le plus stratégique de la rivière : au pied du rapide infranchissable par voie fluviale (aujourd'hui rapide de Chambly). Les travaux débiteront un mois plus tard. Ce sera le fort Saint-Louis. Puis, sans même consulter le colonel du régiment, Tracy ordonne, le 25 août, au capitaine Pierre de Saurel de se rendre à l'embouchure de la rivière pour y construire un second fort qu'il

nommera Richelieu. Lorsque le marquis de Salière veut « tesmoigner que ce n'estoit point de cette manière que l'on faisoit le detail d'un regiment; M^r de Tracy me dit qu'il vouloit agir de cette façon en tous les detachements qu'il feroit faire, qu'il mettroit qui bon luy sembleroit dans les postes, jusqu'a mettre un lieutenant commander un Capitaine s'il vouloit ». Et vlan! Voilà qui est clair.

En bon militaire, monsieur le colonel connaît maintenant le ton qu'il ne doit plus emprunter envers son supérieur. Cela portera ses fruits puisque, le 2 septembre, « Monsieur de Salières, colonel du Régiment », est gratifié de « prendre lui-même, le poste le plus avancé vers les ennemis, et le plus dangereux ». Il parviendra de peine et de misère à terminer la construction de ce poste, le fort Sainte-Thérèse, le 15 octobre.

Il relève, dans un mémoire, les difficultés rencontrées : « Le premier octobre, je suis arrivé au dessus du rapide du fort St louys a trois lieues par-dessus led. Fort avec sept compagnies du régiment de Carignan qui pouvoient faire pres de trois cents cinquante hommes sans conter les officiers dont une bonne partie estoient malades de flus de ventre causés par les grandes pluyes, froid, et pour estre mal vestus, nud pieds, et pour n'avoir pas de marmites pour faire cuire leur lard et faire un peu de potage. »



Plan du fort Richelieu construit par Pierre de Saurel. (Dessinateur anonyme)

Le 26 octobre, « M^r le gouverneur me fit commander trente-six hommes avec six officiers ou Sergents pour aller travailler à faire un chemin de ce fort St-Louis a Montréal à travers le bois et marais quoi que la plupart fussent malades; je lui représentai que ce chemin se ferait mieux l'hiver lorsqu'il gèle bien qu'à présent, les hommes auraient de l'eau jusqu'à la ceinture; il voulut qu'ils le fissent ». Et revlan! Cette fois, l'affrontement est plus grave et le marquis de Salière n'a qu'à bien se tenir. Aussi, lorsqu'il retourne à Québec, le 31 octobre, il rend compte de son travail à Tracy : « J'escrivis a Monsieur le marquis de Louvois que je le priois bien fort de me vouloir envoyer mon congé en cas que l'on retirast Monsieur de Tracy, que je voyais M^r le gouverneur n'avoir pour moy que de tres mauvaises volontés ».

Henri de Chastelard ne sera pas le seul à avoir des démêlés avec le gouverneur. L'intendant Jean Talon, chargé de la logistique lors des expéditions, subira, lui aussi des vexations de la part de Courcelles.

Ce dernier décidera même d'entreprendre une expédition dans le pays des Agniers¹ en plein hiver! Vers la

fin du mois de janvier 1666, alors que les militaires français se rendaient au fort Sainte-Thérèse, point de ralliement des troupes, le colonel se rend sur place pour s'assurer du bien-être de ses hommes. Il est stupéfié par ce qu'il voit : « Les soldats n'ayant point de raquettes, fort peu de haches, une couverte de trois en trois, point de grapins, n'ayant qu'une paire de souliers de sauvages et une paire de chaussons pas bonne au lieu qu'ils devoient avoir de trois a quatre paires de l'un et de l'autre, et ce qui me surprit fut de voir qu'il n'y avoit point de nos sauvages pour les guider. » Le jésuite Pierre Raffeix lui confie même que Courcelles ne prend conseil de personne et « qu'il avoit trouvé une personne qui luy avoit voulu bailler cinquante paires de raquettes, qu'il ne les avoit pas voulu prendre et qu'il faisoit a sa teste ».

Faut-il rappeler que les relations entre les Jésuites et le gouverneur semblent plutôt froides : « M^r de Courcelles, qui ne respire que la guerre (...) », noteront-ils avec un soupçon de reproche.

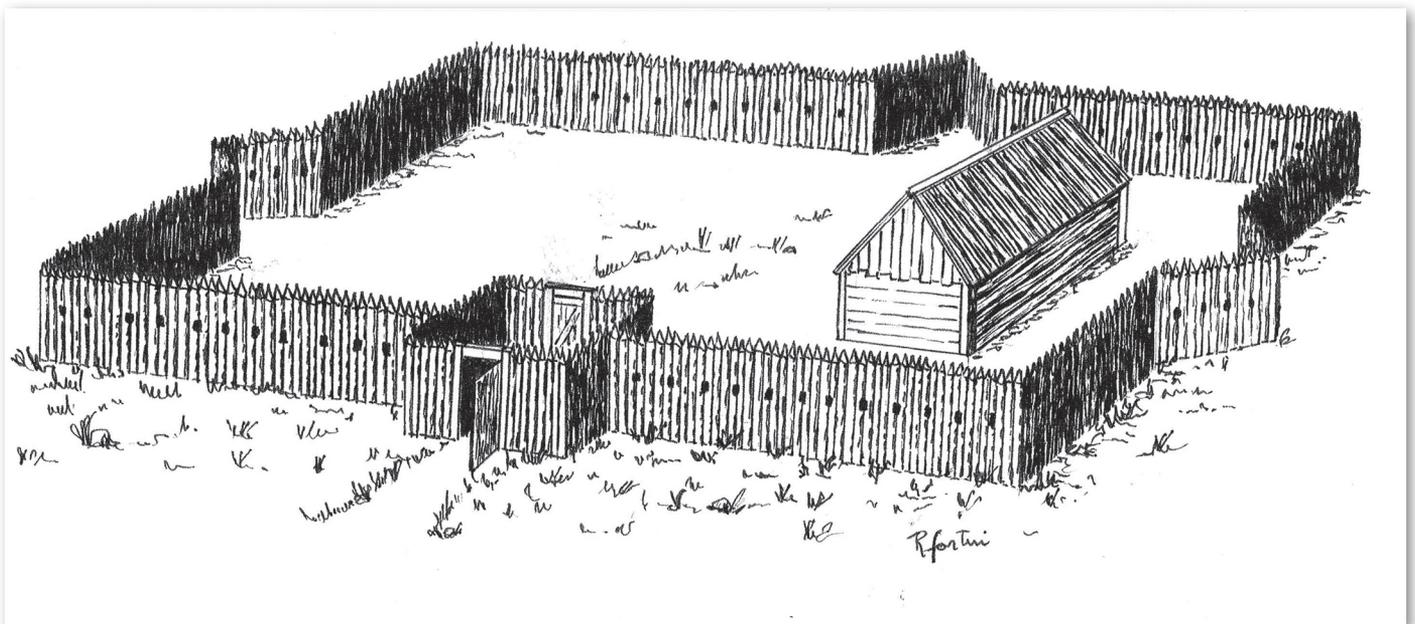
Cette campagne, on le devine, frôle le désastre complet. Courcelles rejette sur les Jésuites la responsabilité de ce

triste résultat, prétendant que c'est à cause d'eux que les guides algonquins n'avaient pas rejoint l'expédition.

On tire des leçons de cet échec avant d'organiser une autre expédition. La présence d'Indiens alliés est indispensable. On connaît un peu mieux la géographie de la rivière. Il faut ériger un troisième fort à la tête des rapides (Saint-Jean) et un quatrième à l'entrée du lac Champlain (Sainte-Anne). Sur-tout, éviter la saison froide.

Cette deuxième expédition, dirigée par Monsieur de Tracy, aura lieu en automne 1666. On parviendra à prendre cérémonieusement quelques villages agniers désertés par les guerriers partis à la chasse. On brûlera les réserves alimentaires semant ainsi une certaine inquiétude chez les autochtones. Constatant qu'il est maintenant possible d'être assaillis à leur tour, toutes les nations iroquoises, y compris les Agniers, accepteront de conclure la paix en 1667.

C'est donc en 1665-1666 que, pour la première fois, la vallée du Richelieu est reconnue comme une voie militaire stratégique, une *Vallée des Forts*. D'importants affrontements militaires s'y succéderont au fil des



Vue à vol d'oiseau du fort Saint-Louis érigé par Jacques de Chambly. (Dessin de Réal Fortin)

ans. D'autres fortifications y seront érigées : à l'île aux Noix, à Lacolle, à l'île aux Têtes. On ira jusqu'au lac Champlain pour y construire les forts Saint-Frédéric et Carillon. Les forts de Chambly, Sainte-Thérèse, Sorel et Saint-Jean seront reconstruits.

Plusieurs tentatives d'invasion donneront lieu à quelques affrontements majeurs :

- Le dernier siège de la Nouvelle-France a eu lieu à l'île aux Noix où du 16 au 28 août 1760, 3400 Britanniques commandés par William Haviland ont été bloqués par 1453 Français commandés par Louis-Antoine de Bougainville.
- La même année les envahisseurs britanniques s'empareront du fort de Chambly en formant une muraille humaine constituée de femmes et de leurs enfants. Paul-Louis Dazemard de Lusignan et une cinquantaine d'hommes seront alors forcés de rendre les armes au colonel Darby et environ 1000 hommes.

- Le seul poste qui a tenu tête aux révolutionnaires américains en 1775, c'est le fort Saint-Jean, qui a été assiégé pendant 45 jours avant de se rendre.
- Enfin, rappelons-nous qu'en mars 1814 quelque 300 Britanniques (dont une soixantaine de miliciens canadiens-français) réfugiés dans le moulin et le blockhaus de Lacolle ont brisé le rêve d'invasion du général américain James Wilkinson avec plus de 4000 hommes.

De nos jours, il reste encore des vestiges de ces événements qui ont changé le cours de notre histoire :

- Le collège militaire de Saint-Jean où se trouvait le petit fort de pieux du régiment de Carignan-Salière;
- Le fort de Chambly qui, de pieux qu'il était à l'origine, est devenu un « château-fort » en 1711.

On peut maintenant examiner les vestiges du fort Sainte-Thérèse qui ont été récemment retrouvés :

- Le fort Lennox construit sur le vieux fort français rappelle le siège de 1760;
- Le blockhaus de Lacolle nous transporte au temps de la guerre de 1812-1814;
- Enfin, au bord de la petite rivière L'Acadie, des traces des casernes de Blairfindie sont encore visibles.



Portail commémoratif érigé en 2015 à l'entrée des vestiges du fort Sainte-Thérèse. Certains éléments rappellent les caractéristiques de ce fort : double palissade, meurtrières, banquette de tir. (Photo : Réal Fortin)

Note

1. Nation iroquoise aussi connue sous le nom anglais de Mohawks.

Références

ANOM, Colonies, C11A, v. 2, f. 270-271, 327, 359; vol 3, f. 36.

DOLLIER DE CASSON, François. *Histoire de Montréal*, dans Mémoires de la Société historique de Montréal, vol. 4.

Relations des Jésuites 1665, 1666, 1667 et 1668.

Le mémoire du marquis de Salière transcrit dans Roy, Régis et Gérard Malchelosse, *Le régiment de Carignan, son organisation et son expédition au Canada*, éd. Ducharme, Montréal, 1925, p. 48 à 64.

VACHON, André. DBC, vol. 1, Jean Talon.